L'Évadé et le ressuscité

Matisse photographié par Cartier-Bresson

Bruno Vouters

Précieux trésor dans les collections prestigieuses du musée du Cateau-Cambrésis: les portraits de Matisse par Cartier-Bresson. L'ensemble des épreuves originales (vingt dons, neuf acquisitions) fut dévoilé il y a vingt ans en présence du généreux photographe. Mais a-t-on assez exploré et célébré la rencontre des deux Henri, survenue à la fin de l'année 1943 puis l'année suivante? À Vence, dans la villa « Le Rêve », en pleine Occupation, « l'Œil du siècle » éternise « le Maître »!

En robe de chambre, dans un fauteuil de cuir clouté, le buste raide, la tête bien droite. Clic.

Rien à voir avec le flamboyant portrait que le peintre fit de lui-même, une quarantaine d'années plus tôt, quand il était « fauve »! La tête sortie d'un pauvre maillot rayé, cou de travers, yeux exorbités, visage zébré d'un vert acide, il avait l'air sauvage d'un évadé de prison. Ou d'un marin revenu du cap Horn.

On n'aurait pas aimé le rencontrer au coin d'un bois.

Cette fois, devant l'objectif, c'est comme un grand bourgeois au repos.

On le prendrait bien pour un professeur d'université, un médecin ou un scientifique.

Étrange besoin d'un centre de gravité, hors la peinture.

Vieille histoire! Avant la Première Guerre mondiale, déjà, une journaliste venue des États-Unis fut frappée de ne pas rencontrer un artiste débraillé et excentrique, mais un homme « frais, sain, robuste et blond ». Flairant sa surprise, le peintre en avait rajouté: « oh, dites bien au peuple américain que je suis un homme normal, que je suis un mari et un père dévoué, que j'ai de beaux enfants, que je possède une maison confortable, un beau jardin que j'aime, comme n'importe quel homme… ». Moyennant quoi, il avait fait visiter sa maison de la région parisienne à une miss Mac Chesnay épatée par ce « gentleman » tout à fait normal.

Il avait caché son jeu à merveille, Le *fauve* tendu, anxieux et insomniaque!

Hiver 1943, Matisse récidive. Pas question de passer pour un original.

À quoi songe-t-il quand Henri Cartier-Bresson appuie sur le déclencheur de son Leica M3 n° 750.000, objectif 50mm, acheté en 1931?

L'index de la main gauche du peintre est délicatement posé sur le bord de sa lèvre inférieure, entre moustache et barbe, comme s'il réclamait le silence, et son

Henri Cartier-Bresson, Henri Matisse in zijn villa «Le Rêve» in Vence, februari 1944.
Henri Cartier-Bresson, Henri matisse dans sa villa « Le Rêve » à Vence, février 1944.
© Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos

regard part de biais. Homme lointain, rêveur. Artiste confortablement retranché. Ainsi pose-t-il pour la postérité, puisque le photographe, mandaté par les éditions Braun, travaille dans la perspective d'une série d'ouvrages sur les peintres et écrivains célèbres (Bonnard, Picasso, Maillol, Valéry etc).

En lui le feu sacré serait-il éteint?

Nouveau cadrage. Clic. Sous l'imposante robe de chambre qui couvre le corps de la tête aux pieds, en plein jour, apparaissent un épais pantalon à carreaux, un gilet de laine, une chemise à col dur et un gros nœud de cravate foncé. Henri Matisse, artiste peintre, citadelle imprenable dans son intérieur de la villa *Le Rêve*, à Vence, où il réside depuis fin juin 1943, ayant fui les premiers bombardements de Nice. Une bombe étant tombée sur Cimiez, la colline de son cher *Régina*, les autorités ont envisagé le déplacement des enfants et des personnes âgées: il a anticipé.

Clic. Il n'y a que le front qui soit dégagé. Pourquoi cet air fermé à double tour? Étranger à lui-même? Plus troublé qu'il ne veut le laisser paraître? Il n'a pas envie de passer pour un homme rébarbatif. Mais il sait, aussi, que l'éclat de rire lui va très mal. Et puis, le contexte historique ne prête guère à la fantaisie. Depuis la débâcle, c'est la peur et la honte. Matisse, qui a refusé de s'exiler, en souffre secrètement. Depuis novembre '42, c'est toute la France qui est occupée, pillée, piétinée, violentée.

Le prisonnier et l'opéré

L'intraitable placidité d'Henri Matisse — Aragon écrira qu'il n'a jamais rencontré quelqu'un d'aussi inatteignable-, comment Henri Cartier-Bresson peut-il la déjouer?

Lui-même a toujours détesté être pris en photo.

Sur les images qui illustrent les grandes étapes de sa carrière, le voici constamment sur le côté, pas loin de la sortie, prêt à déguerpir. Chez les scouts, on l'appelait « *anguille frétillante* »!

Bien sûr, Henri l'anguille a très mal supporté d'être fait prisonnier à Saint-Dié, dans les Vosges, le 22 juin 1940, et envoyé au stalag VA. L'armée l'avait enrôlé dans l'infanterie, puis muté au service photo des armées à Metz. Après deux tentatives ratées, la troisième est la bonne: le matricule 845 s'évade le 10 février 1943... Il franchit la Moselle, se cache en Indre-et-Loire, entre en contact avec le Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés, obtient de faux papiers du côté de Lyon, retrouve son appareil photo enterré dans les Vosges, rencontre l'éditeur et galeriste Pierre Braun...

Toute sa vie, désormais, il se considérera comme un évadé.

Il a « l'âme tatouée par la réclusion », pour reprendre l'image de son biographe Pierre Assouline.

Et Matisse, en cette fin d'année 1943, comment se voit-il?

Comme un « ressuscité »!

Opéré à Lyon le 16 janvier 1941 d'une tumeur intestinale, il a prié son chirurgien, le docteur René Leriche, de lui accorder les trois à quatre ans dont il a besoin pour conclure son œuvre. Une fois rétabli, après deux alertes pulmonaires, le septuagénaire confie à ses proches qu'il se considère comme un rescapé et, même, comme *le Ressuscité* avec un R majuscule! Désormais, se dépêcher pour finir en beauté. « Ça change le fond des choses, écrit-il à son fils. Tout ce temps présent et futur, je le regarde comme du rabiot ».

L'évadé, le ressuscité: imprévisible face à face à l'intérieur d'une villa aux allures coloniales dont Matisse apprécie les murs épais mais aussi les portes vitrées, les hautes fenêtres et la belle terrasse donnant sur le jardin et son panache de palmiers.

Le photographe a trente-six ans. Sympathique, l'œil clair, l'allure élégante. Courtois, attentif. Mais, déjà, il a sillonné le monde (Madrid, New York, La Havane, Mexico) et bouleversé l'art photographique grâce à cette alliance miraculeuse de géométrie maîtrisée et de vie débordante. Comment ne pas deviner l'ardeur impétueuse de cet aventurier au grand front?

Les deux hommes se sont mis d'accord. Pas de bavardages. L'un travaille et l'autre aussi. En silence. Sans histoires. Dans la confiance et le respect.

Cela dure plusieurs jours, fin 43 puis février 44.

Résultat?

Jamais Matisse ne regarde l'objectif. Et pourtant, on a la sensation très nette qu'il le sent, le devine, qu'il en est presque paralysé. Un peu comme s'il attendait que le déclic soit passé pour se consacrer corps et âme à sa passion. Le voici dans bien des postures, preuve qu'il a laissé le champ libre au chasseur d'images. Dessinant des femmes, des fleurs, des pigeons. Armé d'une plume, d'un crayon ou d'un pinceau. Portant sur la tête un turban, une casquette, un chapeau. De dos, de face, de profil et de trois quarts. Debout et assis. Ou dans une glace, vu de loin. Ou plutôt, revenu de loin.

Malade et âgé, Matisse fait preuve d'une grande disponibilité.

Mais n'est-ce pas un insaisissable sujet?

Si on ne le sent pas mécontent d'être placé au centre du cadre, l'artiste se plaît à rester inaccessible. Songerait-il déjà à ne plus ouvrir sa porte aux reporters avides de clichés? Plus tard, c'est Hélène Adant, cousine de son assistante et modèle Lydia Delectorskaya, qui assurera la quasi-exclusivité des visions de sa personne, histoire de mieux les contrôler.

Pigeon et lunettes de soleil

L'évadé est-il satisfait de son travail?

L'image emblématique qui a fait le tour du monde, c'est la pose avec le pigeon milanais aux pattes frisées. Le peintre le tient fermement dans sa main gauche. Au bout de l'autre main, une page blanche où ce bel oiseau sorti de sa cage va être dessiné. L'homme et l'animal se regardent avec la même intensité.

C'est du moins ce que bien des commentateurs se sont plu à souligner. Mais le plus cocasse, c'est le tour de passe-passe avec Picasso. Quand il quittera Vence pour revenir sur la colline de Cimiez, à Nice, Matisse devra se plier aux nouveaux règlements de l'immeuble et renoncer à ses immenses volières… Que faire des volatiles? Au peintre de *Guernica* et à sa compagne Françoise Gilot il proposera d'adopter quelques pigeons qui se retrouveront dans un triste poulailler de Vallauris, avant que Picasso ne magnifie… « la colombe de la paix »!

Cartier-Bresson s'évertue à faire entrer dans le cadre tout ce qui peuple les pièces de la villa, histoire de révéler ces intérieurs dans lesquels la volupté se conjugue de mille façons. Le décolleté d'un modèle, la forme d'un pétale, la ligne d'une aile, le goulot d'une bouteille de champagne d'où sort une jolie branche, ce gros coquillage échoué sur un meuble, cette ronde de fruits en une coupe assemblés, cette tête antique ou ce tissu oriental… Quelle mine de renseignements sur le plaisir des sens et la jubilation de l'esprit du maître des lieux!

Mais ce confort raffiné cache une lutte sans merci.

Le véritable intérieur de Matisse, c'est cette force au fond de lui qui l'entraîne ailleurs.

Sur une image moins connue, on voit le peintre à l'œuvre. Vêtu d'une blouse blanche, bras tendu, flou d'effort, il s'attaque à une toile vierge posée sur le chevalet.

C'est un peu comme si un autre avait pris sa place, follement inspiré.

Que va-t-il sortir de cet assaut?

Tout est possible, suggère le photographe. Derrière le peintre, au-dessus d'un meuble, deux extraordinaires papiers découpés. Deux nus qui vont révolutionner l'histoire de l'art. Matisse s'est mis à tailler directement dans la couleur. Muni de grands ciseaux, l'ancien opéré tranche dans le vif pour ouvrir un espace dans lequel vivre en apesanteur. Cette nouvelle pratique, on en trouve la trace sur d'autres photographies… en noir et blanc.

Ainsi donc l'évadé devine-t-il le grand rêve à venir du ressuscité.

Et si on demandait au « patron » de sortir dans son jardin?

Clic. Image renversante. Matisse comme une sorte d'explorateur, sanglé dans un énorme manteau à col fourré fermé par huit gros boutons, une casquette à braver toutes les tempêtes sous le crâne.

Mais puisqu'il a ses lunettes sur le nez, pourquoi tient-il une autre paire dans la main?

Ce sont de grandes lunettes de soleil.

Et pourtant, il ne fait pas beau ce jour-là.

Le peintre mène un combat si acharné avec la couleur qu'il sent ses yeux très fatigués et redoute de perdre la vue.

À son ami André Rouveyre il écrira bientôt: « je suis au repos pour avoir flirté trop constamment, sans repos quasi, avec les couleurs enchantées… Je me suis fait faire des lunettes avec des verres Zeiss grands comme des assiettes… »

Henri Cartier-Bresson, Henri Matisse in de tuin van zijn villa in Vence, februari 1944.
Henri Cartier-Bresson, Henri Matisse dans le jardin de sa villa à Vence, février 1944.
© Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos

En pleine Occupation, un peintre s'acharne à franchir de nouvelles frontières et un chasseur d'images respecte la solennité de cet engagement bouleversant. Voici, pour nos yeux attentifs, ici et là, un peu partout, les preuves d'une révolution artistique majeure.

Cartier-Bresson, bien plus tard, en fera un numéro de prestidigitation: « quand j'allais chez Matisse, je m'asseyais dans un coin, je ne bougeais pas, on ne se parlait pas. C'était comme si on n'existait pas ».

Ou, plutôt, bien sûr, comme si deux créateurs avaient pris leurs places respectives.

Et dire que ces précieuses images ont bien failli disparaître!

Revenu à Paris, le reporter s'aperçoit qu'il a oublié les négatifs de « *la série des pigeons* » à l'hôtel. Et voilà l'évadé contraint de retraverser la France des barrages et des contrôles avec le mince espoir de retrouver les films là où il les avait laissés.

Par bonheur, les oiseaux ne s'étaient pas envolés. ■

Le musée Matisse, au Cateau-Cambrésis, est ouvert tous les jours sauf le mardi, de 10h à 18h.

SOURCES
Matisse par Cartier-Bresson, catalogue de l'exposition présentée du 20 mai au 30 octobre 1995, éditions Musée Matisse, texte Dominique Szymusiak.
Aragon : *Henri Matisse, roman* ed. Gallimard
Pierre Assouline : *Cartier-Bresson l'œil du siècle* ed Plon
John Russel *Matisse père et fils* ed de La Martinière
Rouveyre-Matisse, correspondance, ed Flammarion
Henri Matisse Scrap Book, ed Steidl
Archives musée Matisse

De ontsnapte gevangene en de verrezen patiënt

Matisse gefotografeerd door Cartier-Bresson

Bruno Vouters

In de prestigieuze collecties van het museum van Cateau-Cambrésis zit een kostbare schat: de portretten die Cartier-Bresson van Matisse heeft gemaakt. Deze bij elkaar horende originele fotoafdrukken (twintig door schenking verkregen en negen aangekocht) werden twintig jaar geleden in het bijzijn van de gulle fotograaf onthuld. Maar is de ontmoeting tussen beide Henri's voldoende bestudeerd en gewaardeerd? In villa 'Le Rêve' in Vence werd 'de meester' in volle bezettingstijd vereeuwigd door 'het oog van de eeuw'!

In kamerjas gehuld, gezeten in een leren leunstoel met kopspijkers, romp stijf, hoofd rechtop. Klik.

Wat een hemelsbreed verschil met het flamboyante zelfportret dat de schilder een veertigtal jaar eerder had gemaakt, toen hij 'fauvist' was. Met zijn hoofd dat uit een armetierig streepjesshirt stak, zijn scheve kraag, zijn uitpuilende ogen, de zuurgroene vegen op zijn gezicht bood hij de woeste aanblik van een ontsnapte gevangene. Of van een matroos die was teruggekomen van Kaap Hoorn.

Iemand die je niet graag aan de rand van een bos zou ontmoeten.

Deze keer verschijnt hij voor de camera als een voorname burgerman in rust.

Je zou hem voor een universiteitsprofessor, een arts of een wetenschapper kunnen houden.

Merkwaardig, die behoefte aan een zwaartepunt buiten de schilderkunst.

Een verhaal dat ver teruggaat. Al voor de Eerste Wereldoorlog had een journaliste uit de Verenigde Staten zich erover verbaasd dat ze geen slonzige, excentrieke kunstenaar aantrof, maar een 'frisse, gezonde, robuuste, blonde' man. De schilder merkte haar verrassing en deed er nog een schep bovenop: 'O, vertel het Amerikaanse volk maar dat ik een gewone man ben, dat ik een toegewijd echtgenoot en vader ben, mooie kinderen heb, een gerieflijk huis, een mooie tuin

waar ik van houd, zoals om het even welke man…' Waarna miss Mac Chesnay, verbluft door de volkomen gewone 'gentleman', een rondleiding kreeg door zijn huis in de omgeving van Parijs.

De gespannen, angstige, slapeloze fauvist had niet in zijn kaarten laten kijken.

Zo ook in de winter van 1943. Geen denken aan dat hij voor een zonderling zou doorgaan.

Waaraan denkt hij als Henri Cartier-Bresson op de ontspanner van zijn Leica M3 nr. 750.000 met 50 mm-lens drukt, een toestel dat hij in 1931 heeft gekocht?

De schilder houdt zijn linkerwijsvinger voorzichtig op de rand van zijn onderlip, tussen snor en baard, alsof hij om stilte vraagt, en kijkt weg. Een verre, peinzende man. De kunstenaar heeft zich comfortabel verschanst. Zo poseert hij voor het nageslacht, want de fotograaf werkt in opdracht van Editions Braun aan een reeks boeken over beroemde schilders en schrijvers (Bonnard, Picasso, Maillol, Valéry en anderen).

Zou het heilige vuur bij Matisse zijn gedoofd?

Nieuw beeld. Klik. Onder de imposante lange kamerjas, waarin hij zich op klaarlichte dag heeft gehuld, zien we een dikke ruitjesbroek, een wollen spencer, een overhemd met stijve kraag en de dikke knoop van een donkere stropdas. Henri Matisse, kunstschilder, ongenaakbare burcht in het interieur van zijn villa Le Rêve in Vence, waar hij sinds eind juni 1943 woont, nadat hij op de vlucht is geslagen voor de eerste bombardementen op Nice. Er was een bom gevallen op Cimiez, de heuvel waarop het hem dierbare Hotel Régina stond. De overheid overwoog om kinderen en bejaarden over te plaatsen – en daar heeft hij niet op gewacht.

Klik. Alleen zijn voorhoofd is vrij. Waarom ziet hij er zo hermetisch gesloten uit? Als een vreemde voor zichzelf? Is hij meer van streek dan hij wil laten zien? Hij wil geen barse indruk maken. Maar hij weet ook dat schaterlachen hem niet goed afgaat. Bovendien nodigt de historische context niet uit tot speelse luimen. Sinds het debacle hebben angst en schaamte de overhand. Matisse wilde de wijk niet nemen naar het buitenland, en lijdt in stilte onder de situatie. Sinds november 1942 wordt heel Frankrijk bezet, beroofd, vertrapt, overweldigd.

De gevangene en de geopereerde zieke

Hoe wordt de onverstoorbare kalmte van Henri Matisse – Aragon schreef dat hij nooit zo'n onbereikbaar iemand had ontmoet – door Henri Cartier-Bresson gepareerd?

Zelf had Henri Cartier-Bresson er altijd een hekel aan om gefotografeerd te worden.

Op foto's van belangrijke momenten in zijn carrière staat hij altijd aan de zijlijn, in de buurt van de uitgang, klaar om ervandoor te gaan. Zijn naam bij de scouts was 'spartelende paling'!

Uiteraard kon Henri de spartelende paling er bijzonder slecht tegen dat hij op 22 juni 1940 in Saint-Dié, in de Vogezen, gevangen werd genomen en naar Stalag V-A werd gestuurd. Hij werd in het leger ingedeeld bij de infanterie en daarna overgeplaatst naar de fotoafdeling in Metz. Na twee mislukte pogingen is de derde keer de goede keer: stamnummer 845 ontsnapt op 10 februari 1943. Hij steekt de Moezel over, duikt onder in Indre-et-Loire, komt in contact met de Mouvement National des Prisonniers de Guerre et Déportés. In de buurt van Lyon komt hij aan valse papieren, hij vindt in de Vogezen zijn fototoestel terug, dat hij in de grond had gestopt, en ontmoet uitgever en galeriehouder Pierre Braun.

Zijn verdere leven lang zal hij zichzelf beschouwen als iemand die ontsnapt is.

Zijn 'ziel is getatoeëerd door de gevangenschap', om het beeld van zijn biograaf Pierre Assouline te gebruiken.

En Matisse, hoe ziet hij zich aan het eind van 1943?

Als verrezen!

Na een ingreep op 16 januari 1941 in Lyon wegens darmkanker vraagt hij zijn chirurg, dokter René Leriche, hem nog drie à vier jaar te gunnen, de tijd die hij nodig heeft om zijn oeuvre af te ronden. Als de zeventiger eenmaal is hersteld en het er twee keer slecht heeft uitgezien voor zijn longen, vertrouwt hij zijn naasten toe dat hij zichzelf beschouwt als iemand die gered is, als de Verrezene met grote V zelfs. Hij wil nu opschieten om in schoonheid te kunnen eindigen. 'Het verandert de zaken grondig,' schrijft hij aan zijn zoon. 'Al die tegenwoordige en toekomstige tijd zie ik als een toegift.'

De ontsnapte gevangene, de verrezen zieke: een onvoorspelbare confrontatie achter de muren van een koloniaal ogende villa, waarvan Matisse houdt om de dikke muren, maar ook om de glazen deuren, de hoge ramen en het mooie terras, dat uitkomt op de tuin, met zijn wuivende palmbomen.

De fotograaf is zesendertig jaar oud. Hij is sympathiek, heeft een heldere oogopslag, een elegant voorkomen. Hij is hoffelijk en attent. Maar op die jeugdige leeftijd heeft hij de wereld al gezien (Madrid, New York, Havana, Mexico) en heeft hij voor een ommekeer in de fotografische kunst gezorgd door de wonderlijke combinatie van beheerste geometrie en bruisend leven. De avonturier met het hoge voorhoofd straalt onstuimige geestdrift uit.

De twee mannen zijn het eens. Geen gepraat. De een werkt, de ander ook. In stilte. Zonder gedoe. In vertrouwen en respect.

Dat neemt verschillende dagen in beslag, eind 1943, en daarna februari 1944.

En het resultaat?

Nooit kijkt Matisse in de camera. Toch heb je duidelijk de indruk dat hij de aanwezigheid van de lens voelt, bevroedt, er haast door wordt verlamd. Een beetje alsof hij wacht tot eindelijk de knop is ingedrukt om zich daarna met hart en ziel aan zijn passie te kunnen wijden. We zien hem in tal van houdingen, wat bewijst dat hij de fotograaf de nodige vrijheid heeft gegeven. Tijdens het tekenen

van vrouwen, bloemen, duiven. Met pen, potlood of penseel in zijn hand. Met een tulband, een pet, een hoed op zijn hoofd. Op zijn rug gezien, frontaal, van opzij of in halfprofiel. Staand of zittend. Of in een spiegel, gezien van verre. Van ver teruggekeerd.

De zieke, bejaarde Matisse toont zich bijzonder beschikbaar.

Maar is hij geen ongrijpbaar onderwerp?

Ook al staat het de kunstenaar zo te zien niet tegen dat hij het middelpunt van de belangstelling vormt, toch blijft hij graag ontoegankelijk. Speelde hij toen al met het idee om kiekgrage reporters nul op het rekest te geven? Later krijgt Hélène Adant, de nicht van zijn assistente en model Lydia Delectorskaya, het nagenoeg exclusieve voorrecht om zijn beeltenis op de gevoelige plaat vast te leggen – zo heeft hij er meer controle over.

Duif en zonnebril

Is de ontsnapte tevreden over zijn werk?

Een symbolisch beeld dat de wereld heeft rondgereisd is de Milanese krulduif. De schilder houdt hem stevig vast in zijn linkerhand. Voor zijn andere hand ligt een wit blad waarop de mooie, uit zijn kooi gehaalde vogel wordt getekend. Man en duif kijken elkaar even strak aan. Of dat is in ieder geval wat veel commentatoren hebben willen beklemtonen. Maar het grappigst is de toer met Picasso. Als Matisse uit Vence terugkeert naar zijn heuvel in Cimiez, in Nice, moet hij zich schikken naar de nieuwe voorschriften in het hotel en kan hij niet langer zijn enorme vogelkooien houden. Waar moeten de vogels heen? Hij stelt de schilder van *Guernica* en diens minnares Françoise Gilot voor een paar duiven te adopteren. Die komen dus in een trieste kippenren in Vallauris terecht, totdat Picasso een verheerlijkend portret maakt van… de vredesduif!

Cartier-Bresson doet zijn best om het overbevolkte interieur in de kamers van de villa mee in beeld te nemen, want hij wil laten zien hoe ze op talloze manieren een intens zinnelijk plezier uitdrukken. Het decolleté van een model, de vorm van een bloemblad, de lijn van een vleugel, de hals van een champagnefles waar een mooi takje in staat, een grote op een kast gestrande kinkhoorn, in een krans geschikte vruchten op een schaal, een antieke buste of een oosterse stof… Een goudmijn aan informatie over het zinnelijk genot en de jubelende geest van de meester des huizes!

Maar achter dit verfijnde comfort schuilt een onverbiddelijke strijd.

Het echte interieur van Matisse is zijn eigen innerlijk, de kracht die hem naar andere horizonten voert.

Op een minder bekend beeld zien we de schilder aan het werk. In witte kiel, met gestrekte arm waarvan de omtrekken door de energieke beweging flou zijn, gaat hij een op de ezel gespannen, nog onbeschilderd doek te lijf.

Het lijkt bijna alsof iemand anders in een waanzinnig bevlogen bui zijn plaats heeft ingenomen.

Wat zal er uit deze stormachtige aanval voortkomen?

Alles is mogelijk, suggereert de fotograaf. Achter de schilder, op een schouw, staan twee verrassende bladen, gecreëerd met een uitgeknipte figuur. Twee naakten die een revolutie teweeg zullen brengen in de kunstgeschiedenis. Matisse heeft ín de kleur het mes gezet. Met een grote schaar heeft de geopereerde ex-patiënt een ruimte opengesneden waarin je gewichtloos leeft. Van deze nieuwe methode zijn sporen te vinden op andere foto's… in zwart-wit.

De ontsnapte gevangene heeft de grote toekomstdroom van de verrezen zieke geraden.

En als de 'baas' eens werd gevraagd zijn tuin in te gaan?

Klik. Onthutsend beeld. Matisse als een soort ontdekkingsreiziger, geharnast in een enorme jas met bontkraag die met een achttal grote knopen dichtzit, met op zijn hoofd een pet die alle noodweer aankan.

Maar waarom houdt hij een bril in de hand, hij draagt er toch een?

Het is een grote zonnebril.

Toch is het geen mooi weer.

De schilder vecht zo verwoed met kleur dat hij voelt hoezeer hij zijn ogen afmat en hij is bang zijn gezichtsvermogen te verliezen.

Aan zijn vriend André Rouveyre schrijft hij iets later: 'Ik neem rust, omdat ik al te gestaag, bijna zonder verpozen, met toverkleuren heb gespeeld… Ik heb een bril voor me laten maken met Zeiss-glazen groot als schoteltjes…'

In volle bezetting verlegt een schilder hardnekkig grenzen en eert een fotofanaat het plechtige karakter van deze onthutsende inzet. Wie oplet ziet her en der, zowat overal, de tekenen van een belangwekkende artistieke revolutie.

Cartier-Bresson zal er veel later een illusionistentruc van maken: 'Toen ik bij Matisse op bezoek ging, nam ik plaats in een hoek, ik bewoog niet, we spraken niet. Het was alsof we niet bestonden.'

Of het was eigenlijk, uiteraard, alsof twee creatieve persoonlijkheden elkaars plaats hadden ingenomen.

En zeggen dat deze kostbare beelden bijna waren verdwenen.

Toen hij weer in Parijs was, zag de fotojournalist dat hij de negatieven van 'de duivenserie' in het hotel had laten liggen. De ontsnapte moest dus de verre reis terug maken, door een land vol wegversperringen en controles, in de minieme hoop dat hij de films zou terugvinden waar hij ze had achtergelaten.

Gelukkig waren de vogels nog niet gevlogen. ■

Het Musée Matisse, in Cateau-Cambrésis, is elke dag open van 10 uur tot 18 uur behalve op dinsdag.

BRONNEN

matisse par Cartier-Bresson, catalogus van de tentoonstelling van 20 mei tot 30 oktober 1995, uitgegeven door Musée Matisse, tekst Dominique Szymusiak.
Aragon, *Henri Matisse, roman*, Gallimard.
Pierre Assouline, *Cartier-Bresson l'œil du siècle*, Plon.
John Russel, *Matisse père et fils*, La Martinière.
Rouveyre-Matisse, correspondance, Flammarion.
Henri Matisse Scrap Book, Steidl.
Archieven van het Musée Matisse.